

La
Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXIII

Québec, 11 mars 1911

No 31

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 481. — Les Quarante-Heures de la semaine, 481. — Nécrologe : Feu M. l'abbé Jacob Côté, 482 ; Feu M. l'abbé A. Bernier, 483. — Les procès de canonisation actuellement en cours, 484. — Causeries historiques, 485. — Bibliographie, 492.

Calendrier

— o —

12	DIM.	*vl	II du Carême. <i>Kyr.</i> des dim. du Car. I Vêp. du suiv., mém. du dim.
13	Lundi	b	S. Grégoire I le Grand, pape et docteur. (Hier.)
14	Mardi	+vl	} De la férie.
15	Mercr.	+vl	
16	Jeu	+vl	
17	Vend.	b	S. Patrice, évêque et confesseur, <i>dbl. maj.</i>
18	Samd.	b	S. Cyrille de Jérusalem, évêque et docteur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

13 mars, Saint-Pacôme. — 15, Saint-Zacharie. — 17, Académie des Frères des E. C., Québec.

Nécrologe

— o —

M. l'abbé Charles-Augustin Bernier, chapelain de l'Hospice de Saint-André de Kamouraska, décédé hier à Saint-André, était membre de la Société ecclésiastique Saint-Joseph et de la Congrégation du Séminaire de Nicolet.

EUG.-C. LAFLAMME, ptre,
secrétaire.

Archevêché de Québec,
le 3 mars 1911.

Feu M. l'abbé Jacob Côté

— o —

M. l'abbé Côté est décédé mercredi, le 1^{er} mars, à l'Hospice Saint-Joseph de la Délivrance, à Lévis, où il était retiré depuis plusieurs années.

M. l'abbé Jacques, alias Jacob, Côté était né à Etchemin le 5 avril 1829, du mariage de Benjamin Côté et de Suzanne Cantin. Les paroisses de Saint-Romuald d'Etchemin et de Notre-Dame de Lévis n'existant pas encore, c'est dans l'église de Saint-Joseph de Lévis que M. Côté fut baptisé.

M. Côté fut ordonné prêtre le 8 juin 1856 dans l'église de Saint-Romuald.

M. Côté fut successivement vicaire à Saint-Germain de Rimouski, à la Rivière-du-Loup (en bas), puis premier curé de Saint-Antoine.

En 1859, M. l'abbé Côté s'en allait exercer le ministère aux Etats-Unis. Il fut missionnaire à Kankakee (Illinois), curé de l'église française de Chicago (1866-1884), et curé d'Aurora (Illinois) de 1884 à 1896.

Après 37 années de séjour aux Etats-Unis, M. l'abbé Côté, en 1896, se retira à l'Hospice Saint-Joseph de la Délivrance.

Le 8 juin 1906, M. l'abbé Côté célébra ses noces d'or sacerdotales.

M. l'abbé Côté était l'oncle de M. l'abbé Onesiphore Cantin, curé de Saint-Nicolas, et de M. l'abbé Jacob Guay, curé de Saint-Casimir de Ripon, diocèse d'Ottawa.

Ses funérailles ont eu lieu à Saint-Romuald, samedi le 4 mars.

Feu M. l'abbé A. Bernier

M. Augustin Bernier, né le 23 février 1829, à Saint-André de Kamouraska, fils de François Bernier et d'Adélaïde Paradis, fit ses classes de lettres au Séminaire de Nicolet, et étudia la philosophie à Montréal. Ordonné prêtre le 22 mai 1859, il fut vicaire à Chicoutimi; en 1860, il était le premier curé résidant à Roberval, Lac Saint Jean.

Une note laissée par lui dit : « Arrivé à Roberval le 14 octobre 1860, je chantai la grand'messe, au grand ébahissement des enfants et des jeunes qui n'avaient jamais assisté à une grand'messe. Toute la population était là. Mon autel consistait en trois planches brutes appuyées sur des bâtons. Ma résidence fut une laiterie abandonnée, n'ayant ni plancher, ni plafond, ni fenêtres. Je laissais la porte ouverte pour avoir un peu de lumière. Il y avait en tout autour du Lac 47 familles. Deux fois je faillis me noyer dans le Lac. Je me sentis mieux en voyant le contentement de ces braves gens. »

Nommé missionnaire de Tadoussac en 1863, M. Bernier fit les offices dans la vieille chapelle bâtie en 1740 par le Père Cocquart, S. J. Il fit les missions de la Rivière-aux-Canards et de la rivière Sainte-Marguerite.

Il a publié l'histoire de la mission de Tadoussac.

En 1870, curé de Sainte-Emélie de Lotbinière, il bâtit le presbytère et fait terminer une très jolie église. Transféré en 1878 à Saint-Louis de Lotbinière, il dessert cette paroisse durant 14 ans.

En 1892, retiré à la Rivière-du-Loup, il est aumônier de l'hôpital du Précieux-Sang durant 12 ans et demi.

Enfin, depuis 1907, il était aumônier au couvent de Saint-André.

M. Bernier a aidé un grand nombre de jeunes gens dans leurs études, et il a fondé des pensions aux Séminaires de Nicolet, de Chicoutimi, aux Collèges de Sainte-Anne et de Lévis.

(D'après l'Action Sociale.)

Les procès de canonisation actuellement en cours

— o —

Quand on pense aux causes qui ont abouti pendant le XIX^e siècle et à celles qui ont eu leur conclusion pendant les dix premières années du XX^e, on est heureusement étonné de cette floraison de saints serviteurs de Dieu en ces temps de naturalisme. Le XIX^e siècle a vu 40 canonisations et 63 béatifications. Il semble que le siècle actuel sera encore plus riche.

En ne tablant que sur les causes de Bienheureux qui ont été reprises avec quelque succès — car plusieurs, présentées devant la Sacrée Congrégation, semblent à nouveau délaissées, comme celle du Bienheureux Ange d'Acrici, confesseur capucin, qui dort depuis 1843 —, nous avons les indications suivantes. Dans un délai qui peut varier entre dix et vingt ans, si rien ne vient entraver la marche des procès en cours, pourront être canonisés : le Bienheureux Alphonse de Orozco, ermite de Saint-Augustin ; la Bienheureuse Baptiste Varani, clarisse ; la Bienheureuse Catherine Tommasia, chanoinesse régulière de Saint-Augustin ; le Bienheureux Diego de Cadix, capucin ; le Bienheureux Félix de Nicosie, capucin ; le Bienheureux Gabriel des Sept-Douleurs, passionniste (c'est celui dont probablement la cause passera la première : le jour de sa béatification il faisait deux miracles que l'on présente pour sa cause) ; la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, fondatrice des Sœurs de Notre-Dame ; le Bienheureux Gabriel Perboyre, martyr lazarisite ; le Bienheureux Louis Grignon de Montfort, fondateur des Pères de la Compagnie de Marie ; la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque (il manque un miracle pour que sa cause puisse passer) ; la Bienheureuse Anne de Jésus de Paredes, vierge à Quito ; la Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo, religieuse capucine ; le Bienheureux Pierre-Louis Chanel, martyr mariste, et dont la cause passera très prochainement ; le Bienheureux Pompilio Marie Pieroti, prêtre des Ecoles Pies ; le Bienheureux Théophile de Corte, frère mineur. Et nous avons passé sous silence un certain nombre de causes de Bienheureux, dont le culte a été autrefois confirmé, mais que l'on pousse maintenant à la canonisation formelle ; tels sont les Bienheureux Nicolas de Flue, Jean Piccolomini, Ber-

nardin de Feltre, et autres de ce genre. Comme il est facile de le voir par ce simple exposé, la Congrégation des Rites ne manque pas de travail. Elle nous promet, avec ceux que nous avons déjà, de nombreux modèles à imiter et de nombreux intercesseurs pour notre société, afin qu'elle puisse sortir triomphante de la tentation du naturalisme à laquelle elle est actuellement soumise.

(*Sem. relig. de Cambrai.*)

CAUSERIES HISTORIQUES

Quelques conversions célèbres aux Etats-Unis

JAMES-FRÉDÉRIC WOOD

PREMIER ARCHEVÊQUE DE PHILADELPHIE

(*Suite.*)

L'Evêque

1857-1883

Après le premier Concile provincial, nous dit Gilmory Shea (1), l'infortuné diocèse de Philadelphie continua d'être administré par le vicaire général, le Rév. William Mathew.

Toutefois le Dr Conwell retenait encore le titre d'évêque de Philadelphie.

3^e EVÊQUE DE PHILADELPHIE : MGR FRANCIS-PATRICK KENRICK

Enfin, à la demande des Pères du Concile, le Souverain Pontife nomma le Rév. Francis-Patrick Kenrick, déjà très connu à Rome, évêque d'Arath et coadjuteur du vieil évêque de Philadelphie.

Celui-ci accueillit cette nouvelle avec résignation, ajoute Gilmory Shea : et, bien qu'accablé sous le poids des années, il partit pour le Kentucky, afin d'assister à la consécration de son coadjuteur.

Le 6 juin 1830, fête de la Sainte Trinité, le sacré de Mgr

(1) *History of the Catholic Church in the United States*, vol. III, p. 544.

Francis-Patrick Kenrick eut lieu dans la cathédrale de Bardstown par les mains du vénérable Benoît-Joseph Flaget, évêque de cette ville. Le vieil évêque Conwell, malgré son âge et ses infirmités, voulut prendre part au sacre de son coadjuteur, assisté de Mgr David ; Mgr England, de Charleston, et Mgr Fenwick, de Cincinnati, étaient aussi présents à la cérémonie.

Mgr Kenrick prit possession du siège de Philadelphie le 7 juillet suivant.

Les catholiques comprirent de suite que le Saint-Siège leur avait donné pour premier pasteur un évêque de la plus haute valeur, dont le bras ferme saurait vaincre tous les obstacles et rétablir la paix et l'ordre troublés depuis si longtemps. Les *Trustees* essayèrent bien de lui résister pendant quelques mois ; mais Mgr Kenrick les menaça d'interdire l'église de Sainte-Marie où quelques factieux, gens sans importance, s'assemblaient encore chaque dimanche. Méprisés de tous, les rebelles se soumirent enfin, et se retirèrent.

Le 28 mai 1831, l'évêque ouvrit de nouveau les portes de l'église Sainte-Marie, pour y permettre la célébration régulière des offices divins.

Ainsi finit, au grand soulagement de tous les catholiques des Etats-Unis, ce malheureux schisme de Philadelphie qui avait duré près de onze ans.

Gilmory Shea fait à ce propos la belle remarque suivante, que nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Le crime des schismatiques de l'église de Sainte-Marie et le compte terrible qu'ils ont dû être appelés à rendre au tribunal de la justice divine, nous apparaît dans toute sa noirceur, quand on considère la condition du diocèse de Philadelphie, à l'époque où l'évêque Conwell fut contraint de remettre son autorité entre les mains d'un administrateur nommé par le Saint-Siège. C'était un diocèse où, à l'époque de la vie coloniale (*colonial days*), l'exercice de la religion était comparativement libre ; où les catholiques étaient nombreux et comblés pour la plupart des biens de ce monde. Cependant, vu cette guerre impie soulevée successivement par les *Trustees* d'une seule église contre deux évêques, ce diocèse, en 1829, était encore sans séminaire, sans collège, sans couvent ni académie

pour l'instruction des jeunes filles, avec seulement quelques écoles, un seul asile, et toute une population plongée dans le découragement. Combien grande a dû être la perte des âmes dans cette partie de la vigne du Seigneur ! »

Certes, devons-nous ajouter : il fallait un homme du caractère et de la valeur de Mgr Francis-Patrick Kenrick pour accepter le fardeau d'une telle Eglise.

Toutefois, la conduite si ferme et si sage qu'il déploya de suite pour mettre un terme au schisme prouve amplement que, en montant sur le siège de Philadelphie, Mgr Kenrick n'avait pas trop présumé de ses forces.

Quelques années plus tard, son prédécesseur, le vieil évêque Conwell, témoin impuissant de la rébellion d'une partie de ses ouailles, s'éteignait paisiblement, après une courte maladie. Agé de près de cent ans (1), il était devenu aveugle depuis plusieurs années. Néanmoins les consolations ne lui manquèrent pas à la fin de sa vie. Il était entouré du respect du clergé et des fidèles du diocèse. Le souvenir amer de ses années d'épreuves s'était effacé peu à peu, pour faire place à la résignation et à la tranquillité.

Il mourut le 22 avril 1842, muni de tous les secours de l'Eglise, plein de foi et de piété.

Une messe de requiem fut célébrée, pour le repos de son âme, dans l'église de Saint-Joseph, par Mgr Kenrick, assisté du chanoine Salzbacher (2).

Deux ans plus tard la paix fut de nouveau troublée dans la ville de Philadelphie.

Les progrès rapides que Mgr Kenrick avait su imprimer à la population catholique de son diocèse excitèrent le fanatisme des protestants. Il s'en suivit une émeute sanglante. Le 8 mai 1844, la populace se rua sur les catholiques irlandais. Des deux côtés il y eut plusieurs pertes de vie. Les émeutiers se portèrent ensuite sur les églises de Saint-Michel et de Saint-Augustin, qu'ils incendièrent, ainsi qu'un asile et quel-

(1) Il est bon de se rappeler ici qu'il avait déjà 75 ans, quand il fut sacré évêque de Philadelphie !

(2) *Catholic Herald*, X, p. 133, *New York Freeman's Journal*, cités par Gilmary Shea, vol. III, page 569.

ques maisons appartenant aux religieux, où se trouvait une précieuse bibliothèque. La situation devint si menaçante que les autorités de la ville firent placer des gardes aux portes des autres églises catholiques.

Le 10 mai suivant, Mgr Kenrick publia une circulaire interdisant l'exercice de tout culte religieux dans sa ville épiscopale. Cette mesure inattendue produisit la plus profonde sensation chez toute la population. Ce fut la meilleure censure portée contre l'intolérance et le fanatisme des protestants dans une ville qui se faisait gloire de porter le nom de *Brotherly love, l'Amour fraternel*. Tous les citoyens respectables en rougirent, et démontrèrent par leur attitude que désormais ils ne permettraient pas le retour de pareils désordres et barbarie . . .

Alors Mgr Kenrick ne se contenta pas de voir les églises Saint-Michel et Saint-Augustin se relever de leurs ruines ; mais il jeta bientôt les fondations de la splendide cathédrale qui devint, sous ses successeurs, l'un des plus beaux monuments de la ville de Philadelphie, et l'honneur des catholiques de tous les Etats-Unis . . .

Aussi bien on trouva, à Rome, la conduite et toute l'administration de Mgr Kenrick tellement remarquables, que en 1851, à la mort de Mgr Eccleston (1), archevêque de Baltimore, on le transféra au siège métropolitain, où d'ailleurs l'appelaient déjà sa science et ses vertus.

* * *

4^e ÉVÊQUE DE PHILADELPHIE : MGR JEAN-NÉPOMUCÈNE NEWMANN

Après cette longue digression, et avec le nom du Vénérable Jean-Népomucène Newmann, quatrième évêque de Philadelphie, nous revenons à Mgr James-Frédéric Wood, qui, comme nous l'avons dit plus haut, devint son coadjuteur en 1857.

A l'arrivée de ce dernier à Philadelphie, le diocèse comprenait tout l'Etat de la Pennsylvanie, l'ouest de New-Jersey et tout le Delaware. Dans ce vaste territoire on comptait 131

(1) Autre célèbre converti, dont nous avons donné la biographie dans nos articles précédents.

églises ou chapelles et 17 missions; 137 prêtres, 27 étudiants ecclésiastiques, 4 collèges et 4 académies (1).

Nous allons voir maintenant le développement rapide que la sagesse et l'administration énergique de Mgr Wood donnèrent, au point de vue religieux, à cet immense diocèse.

Son premier soin fut de convoquer le clergé, avec l'assentiment et sous la présidence du Vénérable M. Newmann. Ce dernier déclara qu'il remettait à son coadjuteur les fonctions les plus onéreuses de sa charge épiscopale, et se réservait seulement la conduite des communautés religieuses. Il est bon de rappeler ici que Mgr Newmann était rédemptoriste avant son élévation à l'épiscopat, et qu'il ne s'était jamais occupé d'affaires financières. Il en prit occasion pour faire l'éloge des qualités administratives de son coadjuteur, et pour recommander à tous ses prêtres d'unir leurs efforts afin de retirer le montant des souscriptions déjà promises pour la construction de la cathédrale, et d'engager les fidèles à seconder généreusement les efforts de Mgr Wood dans cette grande entreprise.

Ce dernier, afin de calmer les inquiétudes d'ailleurs très raisonnables des catholiques, venait d'organiser un mouvement parmi les paroissiens de la cathédrale, par lequel il garantissait non seulement le paiement de la dette énorme déjà existante, mais l'achèvement complet de l'édifice.

La longue expérience des affaires que possédait le nouvel évêque se fit de suite ressentir. Les ressources semblèrent se multiplier en même temps que les nouveaux travaux. La confiance des diocésains parut alors illimitée. Tous répondirent généreusement à chaque appel que leur faisait notre ancien banquier; car ils sentaient qu'ils avaient à leur tête un homme capable de diriger leurs affaires temporelles avec le même zèle et la même prudence qu'il déployait dans les affaires spirituelles.

Plein de vigueur et de santé, Mgr Wood recherchait le travail.

Chargé de la desserte de la cathédrale, devenue son église paroissiale, il s'acquittait ponctuellement de toutes les fon-

(1) R. H. CLARKE, *Lives of the Catholic Bishops of the United States*, vol III, p. 537.

tions d'un simple curé : entendant les confessions, visitant les malades, fondant des associations pieuses, et surtout se dévouant au soulagement des pauvres qui étaient toujours ses favoris.

Dès son arrivée dans la ville épiscopale, Mgr Wood, à la demande de Mgr Newmann, commença ses visites pastorales, afin d'administrer la confirmation dans les endroits les plus éloignés du diocèse. Il y mit tout le zèle si connu d'un converti débordant de foi et de conviction religieuse.

Cependant le vaillant coadjuteur ne négligeait pas l'œuvre de la cathédrale, à laquelle il dévouait tout le temps que lui laissaient les devoirs du saint ministère. L'état florissant qu'il avait su mettre dans les finances était d'ailleurs bien propre à l'encourager. Il modifia le plan primitif donné par Mgr Kenrick, et profita des connaissances en architecture que son séjour à Rome lui avait permis d'acquérir, pour embellir l'œuvre commencée par son prédécesseur.

Aussi bien, il y déploya tout l'amour et le respect qu'il avait pour la maison de Dieu. La somme de travail mental et physique qu'il y apporta, dit M. Clarke, est tout simplement étonnante. On le voyait presque tous les jours mêlé aux ouvriers, lesquels étaient émerveillés de son audace au milieu des échafaudages, et toujours prêt à leur aider dans les moments les plus difficiles et les endroits plus dangereux. En un mot, ajoute le même écrivain, son âme semblait être *attachée aux murs même de la cathédrale*. Aussi, sous sa direction, les travaux avancèrent si rapidement que, le 13 septembre 1859, moins de deux ans après son arrivée à Philadelphie, il put convoquer la population catholique pour assister à la bénédiction solennelle de la croix qui devait couronner l'édifice.

Le Vénérable Newmann présida à la cérémonie, et Mgr Spalding, futur archevêque de Baltimore, prêcha l'un des sermons qui l'ont rendu si célèbre parmi les orateurs sacrés des Etats-Unis.

Ensuite les évêques et le clergé, croix en tête, suivis d'une grande foule, firent une procession autour de l'église ; puis, aux applaudissements de la multitude, la croix fut élevée et placée sur le sommet du dôme, sans qu'aucune voix discordante ne vînt interrompre l'harmonie qui régnait partout.

Certes, on était loin des jours où, vingt ans auparavant, une troupe ignorante et fanatique incendiait deux églises catholiques dans la même ville de Philadelphie.

* * *

Dieu, dit Gilmary Shea (1), avant de rappeler à lui son fidèle serviteur Mgr Newmann pour lui donner sa récompense, semble l'avoir épargné afin de lui permettre de voir l'achèvement du temple magnifique qu'il avait contribué pour une si bonne part à élever en son honneur.

Le 5 janvier 1860, Mgr Newmann donna quelques symptômes de faiblesse. Cependant il continua de vaquer à ses occupations ordinaires. Au dîner, il parut même joyeux. Toutefois, après le repas, il dit à un Père Rédemptoriste qui venait le visiter : « J'éprouve aujourd'hui une étrange sensation que je n'ai jamais encore ressentie. Il me faut sortir en ville pour une affaire importante, et je crois que l'air frais me fera du bien. » En effet, il quitta sa demeure pour aller signer quelques documents concernant les propriétés de l'église ; mais en revenant par la rue *Vine*, il chancela et alla s'affaïsser sur le seuil d'une résidence privée. On courut à son secours, on l'entra immédiatement dans la maison, et des médecins furent demandés en toute hâte ; mais ce fut en vain : après quelques profonds soupirs, il rendit sa sainte âme à Dieu.

Son secrétaire arriva quelques instants après, mais trop tard pour pouvoir l'administrer.

La nouvelle de cette mort si subite se répandit bientôt dans la ville, mais, on y ajoutait peu de foi. Le lendemain, fête de l'Épiphanié, l'évêque tant vénéré fut recommandé aux prières des fidèles dans toutes les églises.

Le lundi suivant, les restes du pontife furent transportés à l'église Saint-Jean, où Mgr Wood chanta un service solennel. L'archevêque de Baltimore, Mgr Kenrick, prononça l'oraison funèbre, et le corps de Mgr Newmann fut déposé dans une voûte de l'église Saint-Pierre, desservie par les Rédemptoristes.

La vie sainte et mortifiée de Mgr Newmann, son complet

(1) *History of the Catholic Church of the United States*, vol. 4, p. 404. — Voir aussi : Clarke, vol. 3.

détachement des choses de la terre, sa modestie, son désintéressement l'avaient entouré dès avant sa mort d'une auréole de sainteté. Grand nombre de fidèles avaient déjà recours à son intercession. On voyait en lui un instrument dont Dieu se servait pour consoler et secourir les âmes affligées. En un mot, la confiance qu'il inspirait était déjà si grande, et les faveurs de toutes sortes qu'on obtenait par son intervention étaient tellement nombreuses, que l'on songea, peu de temps après sa mort, à faire les démarches préliminaires pour son procès de canonisation. Au mois de décembre 1888, la cause fut introduite à la Congrégation des Rites. L'enquête fut faite sous la direction de l'archevêque, et deux ans après fut terminée et transmise à la cour de Rome pour y être approuvée. Quelques années après, Jean-Nepomucène Newmann fut déclaré Vénéral (1).

(A suivre.)

RENÉ-E. CASGRAIN, ptre.

Bibliographie

— R. P. Odoric-M. Jouve, O. F. M., — LE FRÈRE DIDACE PELLETIER, récollet. Québec, Couvent des SS.-Stigmates, 1910. Vol. in-12 illustré, 458 pages.

L'auteur de ce livre a fait preuve d'un beau talent d'hagiographe et de beaucoup d'amour fraternel.

Le Frère Didace était connu de nom, vénéré et invoqué par un grand nombre de personnes ; mais sa vie et le milieu dans lequel il vécut l'étaient beaucoup moins.

Avec une abondance — nous allions dire exubérance — d'érudition, fort intéressante, du reste, le R. P. Odoric nous fait connaître, autant que les documents le permettent, la figure de ce bon Frère convers qui eut l'honneur d'être le premier Canadien mort en odeur de sainteté. Son influence, toute faite d'humilité et de simplicité, d'abnégation et de pauvreté, de

(1) Voir Berger, *Vie de Mgr Jean-Nepomucène Newmann*. Voir *The Official Catholic Directory*, 1910.

piété et de prière, dont Dieu seul connaît le secret, rayonne à son insu et à l'insu de tout le monde, sur son entourage et les œuvres bénies du Ciel. Tout cela se dégage nettement des quelques faits personnels mis en lumière, comme aussi bien de la confiance et de la piété des fidèles, qui eurent recours à l'intercession du pieux Récollet dès les premiers jours qui suivirent sa mort.

Le Père Odoric a glorifié son Ordre en faisant ce travail, mais il a également rendu service à l'Eglise du Canada : c'est faire œuvre d'édification que de mettre en lumière tant et de si belles vertus, car l'influence des saints dure toujours, parfois même elle est plus profonde après la mort que de leur vivant.

FR. TH.

— *L'Aiguillon d'amour*, par le P. UBALD D'ALENÇON. In-32 de 160 pages. 0 fr. 80.

(Ancienne Librairie Poussielgue, J. de Gigord, éditeur, rue Cassette, 15, Paris).

Cet ouvrage, tout à fait important dans l'histoire de la piété du moyen âge, vient d'être réédité par la « Nouvelle Bibliothèque franciscaine ». Il a longtemps été connu sous le nom de saint Bonaventure ; mais la critique récente l'attribue justement au Fr. Jacques de Milan, franciscain du XIII^e siècle. Cet ouvrage a formé les esprits à la piété pendant de longs siècles ; ce n'est donc qu'une œuvre de justice de lui rendre la place à laquelle il a droit de nos jours comme dans le passé. Puisse cet écrit magistral, digne frère de *l'Imitation de Jésus-Christ*, fort bien traduit en français par le franciscanisant illustre qu'est le P. Ubald d'Alençon, réaliser le projet pour lequel il a été composé : mettre dans les âmes plus d'idéal chrétien, plus de désir de la pauvreté et de détachement des biens de la terre, plus d'amour de la sainte Passion de notre cher Maître et Seigneur Jésus-Christ !

— LE ROYAUME DE DIEU, par Louis PERROY. Fort volume in-12, 3 fr. 50. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Deux qualités semblent la note caractéristique de cet ouvrage : La clarté d'abord, et certes, en la matière, la chose était peu facile : avec une aisance qui indique une grande sûreté de jugement, un coup d'œil rapide et une maîtrise de ces

matières ardues, l'auteur évolue, sans se heurter, au milieu de bien des écueils dont le premier était celui d'un mince intérêt. M. Perroy paraît vraiment avoir le don de se servir de l'humain pour expliquer le divin : images, comparaisons, tout vient à point et porte toujours avec soi sa goutte de lumière. La seconde chose qui frappe, c'est *la marche ascendante de l'intérêt*. On va d'émotion en émotion : c'est un drame sérieux qui se déroule avec ses péripéties (on remarquera entre autres les chapitres sur les déceptions divines qui sont tout à fait originaux). Assurément, c'est moins empoignant que la *Montée du Calvaire*, mais l'émotion, qui est un des charmes des ouvrages de M. Perroy, y règne d'un bout à l'autre.

Lisez le *Royaume de Dieu* : c'est clair, lumineux, et présenté avec toutes les grâces de l'artiste. Comment toutes ces merveilles, qui se passent en nous, nous laissent-elles si ignorants, si insensibles !...

Tous les lecteurs de cet ouvrage, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, seront obligés de reconnaître en quelle langue souple, aisée, classique et très moderne, une doctrine aussi élevée est devenue claire, instructive et touchante.

Ce livre est le digne pendant de la *Montée du Calvaire*.

— CE QUE FÉNELON DIRAIT AU XX^e SIÈCLE SUR L'ÉDUCATION DES FILLES, par L.-B. DAGUIRRE. 1 vol. in-16 double couronne (335 pp.), 3 fr. 50; *franco*, 3 fr. 75. G. Beauchesne & Cie, éditeurs, 117, rue de Rennes, Paris (6^e).

L'auteur du présent volume trouvant mal à propos que, pour élever de jeunes Françaises catholiques, on aille demander des méthodes à des Allemands protestants, a voulu faire voir qu'on en pourrait tirer d'aussi bonnes et de meilleures d'un tout petit livre qui est excellemment à nous.

Si Fénelon enseigne, à qui sait le lire, tout ce qu'il y a de juste et de vrai dans la pédagogie moderne, il met aussi en garde contre les erreurs des nouveaux systèmes, contre les engouements, contre le surmenage, contre la manie encyclopédique et la fureur des examens publics ; contre plusieurs abus qui n'avaient pas de nom à son époque, mais qui déjà existaient en germe, parce que la vanité, la sottise et le snobisme sort de tous les temps.

C'est aussi ce que l'auteur a voulu faire voir, non point cer-

tes à titre de curiosité érudite, car le livre qu'il présente est essentiellement pratique. Il s'adresse directement aux jeunes mères, et leur apprend, dans le détail le plus concret, leur métier de créatrices d'âmes. — Il ne croit pas à la perfection originelle de leurs enfants ; il prévoit les angoissants problèmes avec lesquels la réalité pourra les mettre aux prises et leur montre comment, en s'y prenant assez tôt, en y mettant toute leur volonté, et avec les secours de l'ordre surnaturel, elles peuvent tirer bon parti des natures les plus médiocres et redresser même les mauvaises. (A remarquer ici que tout ce qui est dit de la première éducation convient pour les garçons aussi bien que pour les filles.)

Ce livre ne sera pas moins utile aux institutrices.

Non seulement elles y trouveront des conseils ingénieux sur les études, les programmes et les méthodes, mais surtout, par sa forme, il leur sera un exemple d'enseignement qui sort tout à fait des routines. Car ces pages sont des *leçons* qui ont été tout d'abord « causées » : c'est pourquoi elles restent si vivantes. On assiste, en les lisant, à ces « cours » ou plutôt à ces entretiens primesautiers d'une vraie éducatrice avec un groupe choisi de grandes élèves qui, apportant à la leçon leur contingent d'idées, leur part de verve spirituelle et joyeuse, se préparent fort gaîment, et tout de même fort sérieusement, à leur tâche prochaine de mères de famille.

Quant au style de l'ouvrage, il plaira aux connaisseurs par son élégante et lumineuse simplicité : il se ressent de l'intimité de l'auteur avec Fénelon et les auteurs de la bonne époque.

En résumé, ce livre, sans donner dans aucune théorie aventureuse, tranche tout à fait sur les ordinaires traités d'éducation. On n'y trouverait pas trace de pédantisme ni de monotonie didactique. En même temps qu'un guide précieux pour les éducatrices chrétiennes, il constitue un exemple intéressant de la façon dont un esprit original peut, en les retrem-pant aux sources, renouveler les questions les plus épuisées.

CIERGES ET VINS DE MESSE

MAISON J.-B. LASNIER PÈRE

Fabricant de cierges, bougies, chandelles

Importateur de vins de messe

La maison J.-B. Lasnier père est autorisée par Monseigneur l'Archevêque de Québec à vendre du vin de messe et des cierges pour toutes fins liturgiques.

Entrepôt, magasin et bureau : rue Saint-Georges, Lévis.

Téléphone—Bell 91.

“ National 169.

FONDÉE AU CANADA EN 1885

F. CERNICHIARO & FRÈRE

Doreurs, Argenteurs et Nickeleurs sur articles
métalliques

51, RUE SOUS-LE-FORT, QUÉBEC

Réparations spéciales de Vases sacrés, Chandeliers, Candélabres et tout bronze d'église, Couteaux, Fourchettes, Cuillères, Services à Thé argentés et dorés. Soudures en or et argent. Vente et échange Bronze et Orfèvrerie d'église, Vases sacrés, Chandeliers, etc.
Aussi une spécialité de vernis inaltérable pour Bronze.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. Ancien atelier de Madame Soucy. Dlle Marie Renauld, 154, coin des rues du Roi et Laliberté (ancien .ue de la Chapelle), Saint-Roch Québec. Coupe et Confection des Soutanes, Pardessus, etc.

Occasions spéciales pour messieurs **LES CURÉS.** — Viennent d'être reçus d'Europe des centaines de volumes, solidement **RELIÉS**, pour Bibliothèques paroissiales. Vendus, quoique tout neufs et pas d'occasion, à 65 et 85 cts l'exemplaire. Listes fournies sur demande. S'adresser à M. Philippe Masson, *La Propagande des Bons Livres*, 808, rue Saint-Valier, Québec.